

ABONNEMENTS

LYON

Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

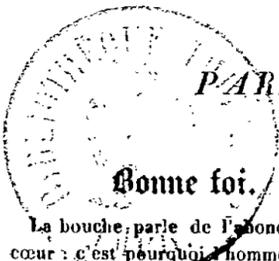
DÉPARTEMENTS

Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.



La bouche parle de l'abondance du cœur; c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(1. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la Vérité n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(DIX-NEUVIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

M. DE MIRVILLE ET SON ÉCOLE (Suite).

En Amérique, d'après tout ce que nous avons lu en fait de révélations dictées par les âmes des hommes célèbres, la fascination doit avoir été mille fois plus décevante. La *Revue Britannique* nous a donné souvent des paroles de Shakspeare, de Milton, de Byron, qui tenaient en suspens des littérateurs très-habiles, tant ces productions d'outre-tombe paraissaient dignes des auteurs imités! D'ailleurs, il suffirait de nommer des fascinés comme le juge Edmonds, le docteur Hare, le gouverneur Tallmadge, le professeur Mapès, le publiciste Owen, le grand écrivain Wikinson et toute une foule de médecins, ingénieurs, magistrats, pasteurs, journalistes, artistes, etc., pour sentir que tant d'hommes distingués n'avaient pu céder qu'à « la plus forte efficace d'illusion, » suivant les expressions de la Bible. Mais en France, c'est le contraire, et nos spirites n'ont même pas cette excuse; il faut que l'Amérique ne leur ait envoyé, au lieu d'Esprits dignes de ce nom, que le plus misérable rebut de ses âmes, et c'est d'autant plus fâcheux pour la France, qu'elles se disent toujours proportionnées comme intelligence à ceux qu'elles viennent instruire. Nos spirites devraient, en vérité, réclamer.

Contentons-nous, en effet, d'envisager la chose en simple philosophe; quelle garantie pourrait donc nous formuler notre Spiritisme français? A peine nous avons feuilleté les premières pages de ses annales, que nous sommes contraints d'enregistrer les plaintes du chef ou du grand maître contre « l'invasion incessante d'Esprits mauvais, d'Esprits gastronomes, d'Esprits déprédateurs (*sic*), d'Esprits de ténèbres, d'Esprits impurs, ou tout au moins de lutins familiers plus espiègles que méchants, etc., etc. (1). »

Si nous passons à la *Revue Spiritualiste*, mortelle ennemie de la première, — on ne devine pas trop pourquoi, — nous entendons à chaque ligne un cri d'épouvante ou du moins

d'hésitation. « En vérité, dit-elle, hors la certitude que nous avons affaire à des Esprits ou à quelque essence immatérielle que nous ne pouvons bien définir, nous sommes encore dans un tourbillon aussi vague qu'inquiétant. Si nous avons affaire à des Esprits, voyant ce qu'ils sont, je crains que nous n'ayons grand tort d'espérer au-delà du tombeau *un avenir beaucoup plus éclairé que dans cette vie...* Que de mystères! M. de Mirville aurait-il donc raison en affirmant que le diable s'en mêle? » (*Revue Spiritualiste*, t. IX, p. 126). Nous livrons ces aveux à la méditation des adeptes qui nous regardent et nous traitent comme une espèce d'Antechrist.

Il est donc évident, puisqu'on nous l'accorde, que nous nous trouvons ici en pleine forêt de Bondy spirituelle, et que la seule divergence entre nous est celle-ci: pendant que ces bandits invisibles sont pour nous des démons, pour ces messieurs ce ne sont uniquement que « de mauvais Esprits, qui, disent-ils, ne valent pas mieux, mais qui ne sont après tout que des êtres arriérés et encore imparfaits, etc. (1). » On conviendra que, relativement à la sécurité de la forêt, la chose revient exactement au même, et que nous avons le droit de n'y entrer qu'à bonnes et très-bonnes enseignes, et sous la garde d'une excellente escorte.

Cette escorte, on nous la donne, et, nous sommes obligé d'en convenir, celle qu'on amène dépasse comme noms et comme valeur les plus exigeantes prétentions.

En effet, il ne s'agit de rien moins, faut-il le dire? que de patrons et de garants, tels que saint Augustin, saint Louis, Charlemagne, Léon X, saint Benoît, saint Vincent-de-Paul, Bossuet, Fénelon, le curé d'Ars, le R. P. de Ravignan, le R. P. Lacordaire, personnages éminents, dont nous estimerions bien plus haut l'autorité s'ils n'avaient pas le malheur de répondre aux mêmes évocations qui nous amènent du même coup d'autres patrons bien suspects, comme Alfred de Musset, Lamennais, Béranger, Désaugiers, Voltaire, avec lesquels nos saints personnages paraissent fraterniser complètement et s'entendre à merveille.

Mais il est bon de les écouter et de chercher dans leurs discours la raison de cette étrange fascination subie par des hommes comme MM. Kardec et Piérart, dont les productions décèlent très-souvent talent, prudence, élévation de vues, recher-

(1) Kardec, *Revue Spirite*, 4^e année, 1864, p. 2 et 4

(2) Kardec, *Quest-ce que le Spiritisme?* p. 40.

che très-sincère de la vérité et, qui mieux est, méfiance.

Sans ce mot fascination, voyons s'il serait possible de concevoir que des hommes de bon sens, et, nous le répétons, ils sont nombreux ici, se laissent prendre à de telles absurdités, à de telles inconvenances, comme fond, comme forme, comme langage et comme grammaire. Tantôt, ce sont les spirites de Constantine qui font demander à saint Augustin, par les médiums de Paris, s'il consentirait à accepter le patronnage spirituel de leur Société, et saint Augustin de répondre courrier par courrier « qu'il sera bien heureux que l'on veuille bien mettre son nom à la tête de leurs noms... » leur promettant du reste « de ne pas trop les fouetter avec sa verge, attendu qu'il n'aime ni les accents criards ni les sons aigus (1). » On le met tout de suite à l'œuvre, et, interrogé plus loin sur ce qu'on doit entendre par miracle, il répond à la manière de Strauss que « celui de la multiplication des pains, par exemple, est complètement apocryphe, ce qui rentre, dit-il, dans cette manière de voir de saint Jean, que la prétendue résurrection de la fille de Jaïre fut simplement le rappel de l'Esprit dans le corps cataleptisé de cette jeune fille. » Saint Augustin ne s'aperçoit pas que ce rappel constitue une résurrection en bonne forme; attendu qu'on ne rappelle pas dans un corps un Esprit qui y est encore (2). (Ici M. de Mirville a pleinement raison). Tantôt c'est saint Louis qui, consulté sur le suicide, répond doctoralement « qu'il n'y a d'excuse que pour les suicides amoureux; quant aux autres ils n'échappent pas aux désappointements et sont bien attrapés, comme on dit vulgairement en ce bas monde (3). »

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES MÉDIUMS GUÉRISSEURS

(CINQUIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

Avec ces lettres, plusieurs autres, écrites par des personnes de distinction, puis imprimées en Allemagne et en France témoignent aussi de la réalité des guérisons extraordinaires arrivées à Wurtzbourg (4).

Le saint prêtre qui les obtint par ses prières a depuis procuré, par le même moyen, beaucoup d'autres guérisons, dans différents pays de l'Europe et jusqu'en Amérique. Une de celles-ci a eu tant d'éclat, qu'il convient de la rapporter ici, à la suite des cures mémorables de Wurtzbourg. L'événement a produit dans la capitale des Etats-Unis où il est arrivé, une grande et vive sensation. Le fait et les circonstances notables ont été constatés juridiquement, sur les lieux mêmes, peu de jours après. On a tenu procès-verbal des attestations. Elles ont été ensuite imprimées et publiées. Voici ce que certifie le recueil de ces pièces authentiques (5).

« M^{me} Anne Mattingly, aujourd'hui veuve, est mère de deux enfants, et sœur de M. Thomas Carbery, maire de Washington. En 1817, âgée alors d'environ trente-quatre ans, elle commença à sentir une petite douleur au côté gauche, et il se forma à

l'intérieur une grosseur dure et douloureuse. Après Pâques de 1818, elle tomba tout-à-coup malade, et fut en si grand danger, qu'on s'attendait chaque jour à la perdre.

« Plusieurs médecins furent appelés, sans pouvoir la guérir. Son mal fut traité généralement comme un cancer. Les douleurs étaient très-vives. La malade passa plusieurs semaines ne prenant que du thé. Elle vomissait du sang et éprouvait des convulsions. Trente fois on fit pour elle les prières de l'agonie. Elle supportait son état avec courage, demandant à Dieu la résignation et la patience, restant au lit le moins qu'elle pouvait, et s'occupant à quelques ouvrages de femme, quand elle n'était pas dans ses temps de souffrance.

« On lui conseilla de s'adresser au prince De Hohenlohe; et M. Dubuisson, prêtre français et missionnaire aux Etats-Unis, écrivit pour elle au prince, le 2 janvier 1824. Peu après M. Tessier, grand vicaire du diocèse de Baltimore, reçut une lettre du prince, qui lui annonçait que le 10 de chaque mois, il offrirait des prières pour les personnes qui habitaient hors de l'Europe et qui voudraient s'unir à lui d'intention. M^{me} Mattingly aurait pu s'unir aux prières du prince dès le 10 février; mais il recommandait une neuvaine. On crut que cette neuvaine devait précéder, et on engagea M^{me} Mattingly à attendre au 10 mars. M. l'archevêque de Baltimore et plusieurs ecclésiastiques approuvèrent la demande de cette dame et s'unirent d'intention à elle.

« On procéda avec beaucoup de prudence. La neuvaine de prières fut commencée le 1^{er} mars; beaucoup de personnes s'y unirent. Pendant la neuvaine, M^{me} Mattingly fut très-mal par accès. Le 7 et le 9 mars, la toux et les vomissements de sang la réduisirent à la dernière extrémité. Le 9, à dix heures du soir, elle était pis que jamais. Le prince devait prier le lendemain à neuf heures à Bamberg; on assigna, d'après la différence de longitude, trois heures du matin comme l'heure correspondante. M. Matthews, recteur de l'église St-Patrice, entendit en confession, M^{me} Mattingly, le 9 au soir.

« Le 10, à deux heures et demie du matin, M. Dubuisson célébra la messe dans l'église St-Patrice; porta ensuite le Saint-Sacrement à M^{me} Mattingly, dans la maison de son frère, le capitaine Carbery, et donna la communion à cette dame. Il allait se retirer, quand la malade, poussant un profond soupir, se met sur son séant, tire ses bras du lit, joint ses mains, et s'écrie: « Seigneur Jésus, qu'ai-je fait, pour mériter une si grande faveur! » L'émotion fut générale dans la chambre, M^{me} Mattingly n'éprouvait plus de douleur; après une courte prière, elle s'était sentie délivrée de toute souffrance.

« Tout le monde se mit à genoux, pour remercier Dieu, et M^{me} Mattingly s'unir aux prières d'une voix ferme. Elle se leva, se rendit sans peine et sans aide à l'endroit de la chambre où était la sainte Eucharistie, et se mit à genoux. Sa santé parut rétablie tout-à-coup. Elle allait et venait, reprenait ses forces, et n'éprouvait plus aucun symptôme de son mal.

« Sa déposition, qui est la première dans le recueil imprimé, est du 24 mars, et a été faite devant le juge de paix. Elle est fort détaillée. La description que la malade fait de son état et le compte qu'elle rend de sa guérison paraissent rédigés avec beaucoup d'exactitude. La déposition du capitaine Carbery, son frère, n'est pas moins soignée, et est faite devant M. Marshall, chef de la justice des Etats-Unis. Les autres personnes qui ont déposé en justice sont les demoiselles Ruth et Catherine Carbery, sœur de la malade; M^{me} Syville Carbery, veuve du général de ce nom; les demoiselles Anne-Marie Fitzgerad et Marie Hoppwel, amies de M^{me} Mattingly; MM. Jacques et Louis Carbery, ses frères; Jacques Hoban, architecte et juge de paix, ami de la famille; cinq médecins, les docteurs Jonci, Mac-Williams, Causin, Carroll et Scott, dont deux sont protestants, et un troisième unitaire; onze femmes de la connaissance de M^{me} Mattingly, parmi lesquelles cinq protestantes; M. Wharton, juge de paix; M. Swecuy, secrétaire général des postes; enfin quatre ecclésiastiques, MM. Joseph Carbery, frère de la malade, Antoine Kohlman, supérieur de la maison des jésuites, Etienne

(1) Kardec, *Revue Spirite*, août 1862, p. 236.

(2) Tome IV, p. 13.

(3) M. Boze *Révolutions*, p. 43 et 14.

(4) Les témoignages cités jusqu'ici, et les lettres dont il s'agit en ce moment ont été traduits de l'allemand et imprimés en France, sous le titre de CURES MIRACULEUSES OPÉRÉES PAR LE PRINCE DE HOHENLOHE. Paris, 1825.

(5) N'ayant pu me procurer cet écrit, dont l'édition est épuisée en Amérique, j'en donne une analyse extraite d'un journal digne de foi, *l'Ami de la Religion*, n° du 14 août 1834.

Larigandelle-Dubuisson et Guillaume Matews, recteur de St-Patrice.

« M. l'archevêque de Baltimore, dans une lettre du 24 avril insérée dans le recueil, déclare que le nombre des témoins, leur candeur, et leur intégrité bien connue, sont tels, que leurs dépositions méritent la plus grande confiance sur des faits qui tombaient sous leurs yeux et qu'ils ont pu observer longtemps.

« Les médecins, dans leurs certificats, décrivent soigneusement la maladie, et avouent qu'elle leur paraissait incurable et qu'ils ne pouvaient y opposer que des palliatifs. Les autres témoins sont pris parmi les personnes les plus respectables de Washington.

« Trois autres prêtres, dont on a les lettres, attestent la guérison. M. Richard, missionnaire et membre du Congrès a visité lui-même la malade, puis a envoyé à un de ses amis en Europe un exemplaire de la relation.

« Outre les dépositions juridiques et faites sous serment, plusieurs centaines de personnes ont visité la malade et vérifié la guérison.

« Ce fait a eu un grand éclat en Amérique. M. l'archevêque de Baltimore s'est rendu à Washington, pour célébrer l'action de grâces. L'événement continua à faire une vive impression parmi toutes les communions et dans toutes les classes. »

Une lettre écrite des Etats-Unis par un français contient sur le même fait, les lignes suivantes :

« Un miracle, arrivé le 10 mars 1824, à Washington, a fait beaucoup de bruit dans les Etats-Unis. La sœur du maire de cette capitale, M^{me} Mattingly, femme d'une famille distinguée et surtout d'une grande piété, était malade depuis 1817. Plusieurs médecins déclarèrent que sa maladie était incurable; ils se contentaient de lui donner quelques palliatifs. Suivant le conseil du prince De Hohenlohe, elle fit une neuvaine. Le neuvième jour elle se trouvait si mal, qu'on croyait à chaque instant qu'elle allait expirer. M. Larigandelle-Dubuisson, prêtre français, lui donna le saint viatique: et la voilà tout-à-coup parfaitement rétablie. Mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'avez-vous fait! Après quelques actions de grâces, elle se lève, déjeûne de bon appétit, et reçoit la visite de plusieurs personnes, attirées par le bruit d'un fait si surprenant.

« Des centaines de personnes la visitèrent. Des membres du Congrès, qui, comme le marque un journaliste protestant, n'étaient point bigots, s'assurèrent par leurs propres yeux. Ce miracle a été consigné dans les papiers publics. Nous l'avons lu dans la *Gazette de Washington* et dans une brochure que M^{me} Mattingly a fait imprimer, où elle donne un ample détail de sa situation, de la manière dont elle a été guérie, et où se trouve une lettre de MM. Dubuisson, Mathieu et Kohlman, prêtres de la ville, de plusieurs médecins, et d'autres témoins. Le tout a été attesté sous serment devant le juge de paix, et porte de telles marques d'authenticité, que nos américains qui ne veulent pas croire aux miracles, sont obligés d'admettre celui-ci. La *Gazette de Washington* ajoute que la ville est, à l'occasion de ce fait, dans une émotion semblable à celle qui eut lieu à Jérusalem, lors de l'arrivée des Mages (1). »

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

LES DOGMES KABBALISTIQUES

(Tirés de la collection des *Kabbalistes de Pistorius*.)

(Suite. — Voir le numéro 36.)

1. — *Novem sunt hierarchia* (Neuf est le nombre hiérarchique). — C'est ce que nous avons expliqué dans le chapitre précédent.

2. — *Schema misericordiam dicit, sed et judicium* (Le nom divin signifie miséricorde parce qu'il veut dire jugement). — L'infini, exerçant sa puissance sur le fini, doit nécessairement punir pour corriger et non pour se venger. Les forces du péché n'excèdent pas celles du pécheur, et si le châtement était plus grand que l'offense, le punisseur devenu bourreau serait le véritable criminel, tout à fait inexcusable et digne seulement lui-même d'un éternel supplice. Le torturé outre mesure, agrandi par l'infini de la peine, deviendrait Dieu, et c'est ce que les anciens ont figuré par Prométhée qu'immortalisent les morsures de son vautour et qui doit détrôner Jupiter.

3. — *Peccatum Adæ fuit truncatio Malchuth ab arbore sephirotica* (Le péché d'Adam, c'est Malchuth tombé de l'arbre séphirotique). — Pour avoir une existence personnelle et indépendante, l'homme a dû se détacher de Dieu. C'est ce qui arrive à la naissance. Un enfant qui vient au monde est un Esprit qui se détache du sein de Dieu pour venir goûter le fruit de l'arbre de la science et jouir de la liberté. C'est pourquoi Dieu lui donne une tunique de chair. Il est condamné à mort par sa naissance même qui est son péché; mais, par ce péché qui l'émancipe, il force Dieu à le racheter et il devient le conquérant de la véritable vie qui n'existe pas sans la liberté.

4. — *Cum arbore peccati Deus creavit seculum* (L'arbre du péché a été l'instrument de la création du monde). — Les passions de l'homme l'excitent au combat de la vie; mais elles l'entraîneraient à sa perte s'il n'avait pas la raison pour les vaincre et les asservir. C'est ainsi que se crée en lui la vertu qui est la force morale, et les tentations sont nécessaires pour cela. Car la force ne se produit qu'en raison de la résistance. C'est ainsi que, suivant le Sohar, Dieu pour créer le relatif a fait un trou dans l'absolu. Le temps semble une lacune dans l'éternité, et il est dit dans la Bible que Dieu se repentit d'avoir fait l'homme. Or, on ne se repent que d'une faute, et la création est pour ainsi dire le péché de Dieu même.

5. — *Magnus aquilo fons est animarum* (Le grand aquilon est la source des âmes). — La vie a besoin de chaleur. Les peuples émigrent du nord au midi, et les âmes inertes ont soif d'activité. C'est pour trouver cette activité qu'elles viennent au monde. Elles ont froid dans leur inaction primitive, car leur création est inachevée. L'homme doit coopérer à sa création. Dieu le commence, mais lui-même il doit se finir. S'il ne devait ni naître, ni mourir, il dormirait absorbé dans l'éternité de Dieu, et ne serait jamais le conquérant de sa propre immortalité.

6. — *Caelum est Keter* (Le ciel est Keter la Couronne). — Les kabbalistes n'ont pas de nom pour désigner le monarque suprême, ils ne parlent que de la couronne qui prouve l'existence du roi, et disent ici que cette couronne c'est le ciel.

7. — *Anima a tertio lumine ad quartam descendunt, inde ad quintam ascendunt. Dies unus. Post mortem noctem subintrant* (Les âmes filles de la troisième lumière descendent jusqu'à la quatrième, puis elles s'élèvent à la cinquième, et c'est un jour. Quand la mort arrive, c'est la nuit). — En Dieu comme dans l'humanité, le nombre trois exprime la génération, l'amour: c'est la troisième personne ou conception divine, c'est ce que le kabbaliste veut exprimer par cette troisième lumière, d'où descendent les âmes pour arriver à la quatrième, qui est la vie naturelle et élémentaire. De là elles doivent s'élever à cinq qui est l'étoile pentagrammatique, le symbole de la quintessence, le symbole de la volonté qui dirige les éléments. Puis il compare une existence à un jour suivi d'une nuit pour faire pressentir un réveil suivi d'une existence nouvelle.

8. — *Sex dies genescos sunt sex litteræ Bereschith* (Les six jours de la Genèse sont les six lettres du mot *Bereschith*.)

9. — *Paradisus est arbor Sefiricus. In medio magnus Adam est Tiphereth* (Le Paradis, c'est l'arbre Séphirique; le grand Adam qui est au milieu est Tiphereth.)

10. — *Quatuor flumina ex uno fonte. In medio unius sunt sex et dat decem* (Les quatre sources d'Eden sortent d'une source au milieu de laquelle il y en a six, et le tout donne dix). — Ces trois articles signifient que l'histoire du paradis terrestre est

(1) Lettre de M. Odin, missionnaire, à M. Cholleton, de Lyon; imprimée dans les annales de la *Propagation de la Foi*, n° 12, année 1827.

une allégorie. Le paradis terrestre, c'est la vérité sur la terre. La description que donne la Bible de ce jardin contient les nombres sacrés de la Kabbale. L'histoire de la création du monde, qui précède la description d'Eden, est moins un récit qu'un symbole exprimant les lois éternelles de la création, dont le résumé est contenu dans les six lettres hiéroglyphiques du mot *Bereschith*.

11. — *Factum fatum quia fatum verbum est* (Un fait est une fatalité, parce qu'une fatalité est une raison). — Une raison suprême dirige tout, et il n'y a point de fatalité : tout ce qui est devait être. Tout ce qui arrive doit arriver. Un fait accompli est irrévocable comme le destin ; mais le destin, c'est la raison de l'intelligence suprême.

12. — *Portæ jubilæum sunt* (Les portes sont un jubilé). — Il y a cinquante portes de la science suivant les kabbalistes, c'est-à-dire une classification générale en cinq séries de dix sciences particulières formant ensemble la science générale et universelle.

Lorsqu'on a parcouru toutes ces séries, on entre dans la jubilation du vrai savoir, figuré par le grand jubilé qui a lieu tous les cinquante ans.

13. — *Abraham semper vertitur ad austrum* (Abraham se tourne toujours vers le vent du midi). — C'est-à-dire vers le vent qui amène la pluie. Les doctrines d'Abraham, c'est-à-dire de la Kabbalah, sont des doctrines toujours fécondes. Israël est le peuple des idées réelles et du travail productif. Conservant le dépôt de la vérité souffrante avec une admirable patience, travaillant avec une rare sagacité et une infatigable industrie, le peuple de Dieu doit faire la conquête du monde.

14. — *Per additionem He Abraham genuit* (C'est par l'addition de He qu'Abraham est devenu père). — Abraham se nommait d'abord Abraham. Dieu ajouta, dit la Bible, un He à son nom en lui annonçant qu'il serait le père de la multitude.

Le He est la lettre féminine du tétragramme divin. Il représente le verbe et sa fécondité, il est le signe hiéroglyphique de la réalisation.

Le dogme d'Abraham est absolu, et son principe est essentiellement réalisateur.

Les juifs en religion ne rêvent pas, ils pensent, et leur action tend toujours à la multiplication, tant de la famille que des richesses qui entretiennent la famille et lui permettent de s'augmenter.

(Extrait de la *Science des Esprits*, par E. Lévi. — Edition de 1865.)
(Sera continué.)

LA DISTRACTION

Depuis que notre espèce habite sur la terre, on a vu bien souvent des hommes distraits, et cependant on a été bien longtemps sans savoir ce que c'est que la distraction. Aujourd'hui même encore on étonnerait je crois bien des gens, si on leur disait que la distraction est une faculté naturelle comme la médiumnité. Cela vous semble un paradoxe, n'est-il pas vrai ? — Mais avant de vous prononcer, ayez, je vous prie, la patience de lire ces lignes jusqu'au bout.

Étudions d'abord le mot distraction et décomposons-le pour en examiner les éléments : il vient du mot latin *dis-trahere*, qui veut dire tirer, entraîner avec violence, en s'éloignant (*dis*) Or qu'est-ce qui, dans la distraction est tiré, entraîné ? qu'est ce qui s'écarte et s'éloigne ? n'est ce pas l'âme, l'esprit ? L'âme, à certains moments, va converser avec d'autres êtres, ou bien penser, méditer, réfléchir. Ceci est parfaitement conforme avec la doctrine spirite, d'après laquelle l'âme peut souvent se détacher du corps pour vivre de sa vraie vie hors des liens matériels.

On a observé de tout temps ce phénomène, on l'a analysé, on en a compris la vraie cause, et, chose étonnante, par un étrange aveuglement, on n'en a pas voulu tirer les conséquences qui s'en déduisent naturellement.

Quand vous voyez un homme plongé dans la méditation, si quelqu'un s'approche pour lui parler, vous lui dites aussitôt : « Laissez-le dans sa rêverie, laissez-le, son esprit est ailleurs ; ou il est ailleurs, il ne vous entendra pas. » Ceci est un simple fait d'observation ; il n'est pas besoin d'avoir étudié le spiritisme pour parler ainsi, vous l'entendrez dire tous les jours par les hommes les plus ignorants, preuve que c'est un sentiment naturel de l'âme humaine que Dieu a mis au fond de nos âmes et que nous dédaignons par aveuglement.

Observez la conduite des plus grands ennemis du Spiritisme, et vous verrez qu'à chaque instant ils donnent tacitement et sans s'en douter une confirmation à notre doctrine. Voyez en effet un des ennemis les plus acharnés du Spiritisme en présence d'un homme sortant d'une distraction, d'une rêverie, il lui dira tout naturellement : « Où étais-tu donc tout à l'heure ; tu étais distrait ; ton esprit était loin d'ici sans doute. » Ce sont de ces mots devenus banals à force d'être répétés ; nous les entendons chaque jour autour de nous et nous n'y prenons pas garde.

On voit tout de suite la grande ressemblance qu'il y a entre le phénomène de la distraction et celui du sommeil ou plutôt des rêves. Il y a entre eux cette seule différence que l'un se passe quand nous sommes éveillés, et l'autre pendant le sommeil : aussi on donne souvent à la distraction le nom de rêverie. C'est un *rêveur*, dit-on souvent, il est *toujours distrait*, il est *toujours au septième ciel* ; cette dernière expression surtout renferme une grande vérité.

Ainsi, en étudiant le langage du peuple, de la foule, nous voyons qu'il est entâché de Spiritisme, et à chaque pas, à chaque mot, nous le retrouvons là où l'on y penserait le moins.

Grâce à cette explication du phénomène de la distraction, on peut jeter quelque lumière sur une autre faculté plus étonnante encore, je veux parler de l'ubiquité. Puisque dans la distraction notre âme est détachée du corps, il n'est pas étonnant que nous puissions ainsi nous trouver dans deux endroits différents. Sans doute l'âme n'est pas en deux endroits ; d'un côté, il n'y a que la bête, le corps qui vit de sa vie animale, et de l'autre, l'âme qui s'est échappée, entourée de son périsprit, et qui converse loin de là avec d'autres personnes. On comprend ainsi qu'on ait pu voir telle ou telle personne à deux endroits éloignés, en même temps, le même jour, à la même heure, à Rome et à Athènes par exemple. Ici se trouvait le corps, là-bas l'âme avec le périsprit. Et il faut bien y croire à ce don d'ubiquité, puisque des témoignages historiques irrécusables nous l'affirment.

Porphyre, dans la vie de Pythagore, affirme que celui-ci a été vu le même jour et à la même heure à Crotona et à Métaponte.

Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Thyane, dit que ce dernier apparut au même jour et à la même heure à Rome et dans l'île de Calypso.

Nous trouvons des faits analogues dans la plupart des historiens de l'antiquité ; ils abondent dans la vie des saints ; nous ne citerons parmi ceux-ci que saint Antoine de Padoue qui possédait à un très-haut degré le don d'ubiquité.

Mais pour en revenir à la distraction, beaucoup d'hommes ont été aussi doués de cette faculté de rêver en plein jour, c'est-à-dire de laisser là leur corps et d'aller où ils étaient appelés. Lafontaine surtout a joui de cette faculté. Que de fois ne lui a-t-on pas dit que *son âme était loin de son corps*. Quand la duchesse de Bouillon, revenant un après-midi de Versailles, le trouvait appuyé contre le même arbre de la route où elle l'avait aperçu le matin en passant, croyez-vous que pendant cette longue rêverie l'âme du bon Lafontaine était toujours restée attachée à sa bête, qu'elle même était comme collée à l'arbre du chemin ? Non, son âme était *distraite* de son corps, dans le vrai sens du mot, elle était loin de son corps, elle agissait et vivait.

Il ne faudrait pas beaucoup chercher pour trouver dans l'histoire un grand nombre d'exemples de ce genre. V. CHARLOT.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.